

**l'interprétation
et
la connaissance de l'homme :**

l'interprétation et la connaissance de l'homme

Introduction :

- Il faudra s'interroger sur : qu'interprète-t-on ? dans quels cas parle-t-on d'interprétation ?

- qu'est-ce qu'une *bonne* interprétation ?

des mauvaises interprétations, des interprétations erronées ou scandaleuses

≠ des interprétations acceptables ; la bonne interprétation

- Certains domaines où la question de l'objectivité est problématique, voire impossible ; et où plusieurs interprétations correctes sont possibles

Certains domaines susceptibles d'une objectivité (ex : l'interprétation des données de l'expérience.)

Question 1 : y a-t-il des signes naturels ?

Question 2 : l'interprétation en sciences de la nature et en sciences humaines : quelles différences ?

différence d'objet d'étude et différence de méthodes

Question 3- le problème de « l'herméneutique » (la « science » de l'interprétation des textes ; ex : traduction) et de l'interprétation artistique :

... commente éviter l'arbitraire ?

... la valeur d'une interprétation peut être double : authenticité ou recreation

Question 4- le sens de nos actions nous-est il toujours connu ? n'avons-nous pas besoin d'un interprète pour le connaître, pour apprendre à nous connaître ?

I- l'interprétation et la connaissance de l'homme en tant qu'être de culture

A- première approche : équivocité du mot interpréter

1- rendre manifeste ce qui n'est là que sous forme de signe

Interpréter un texte difficile ou absurde

Les différentes interprétations de la bible

Interpréter les résultats de l'expérience

Interpréter les intentions du meurtrier

Interpréter les traces de pas, une figure picturale rupestre

Interpréter des symptômes morbides

Interprétation musicale

L'interprète : le traducteur

- On interprète partout où l'on recherche un sens, une signification mais aussi plus généralement là où quelque chose n'est là que sous forme d'indice.
 - Mais on n'interprète pas si ce sens ou le référence de l'indice apparaît immédiatement : on a pas à interpréter une recette de cuisine standard, sauf si elle est trop elliptique. On interprète donc ce dont le sens n'apparaît pas de prime abord.
 - ...ce qui devrait avoir un sens et qui ne le montre pas
 - ...ce de quoi / de qui on attend un sens clair et qui en montre un obscur
 - un sens unique et qui en montre plusieurs
 - interpréter, cela requière donc un effort minimum: effort d'interprétation...
- Il semble que l'on interprète partout où l'on recherche à rendre intelligible ou à rendre présent une action, un événement, un fait / un texte, etc...et que ce sens ne se livre pas immédiatement. Il faut donc considérer l'objet de notre interprétation comme un *signe* ou un ensemble de signe.

2- qu'est-ce qu'un signe ?

On interprète des signes ou système de signes qui ne sont pas clairs.
Mais d'abord : qu'est-ce qu'un signe ?



Ce panneau de
signalisation signifie...



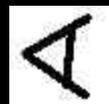
Ceci est un
bonhomme ou
signifie un homme

Cette fumée nous
signale un feu



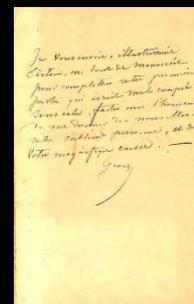
Pose lascive, lèvres entrouvertes, décolleté
saillant, chevelure sauvage... Autant de
signes de séduction.

Il faut penser aussi aux signes linguistiques : les éléments de nos alphabets, ou autre écriture ou autre langage.



Écriture babylonienne des chiffres: 1 (ou 60) ; 10

Mais un signe linguistique a plusieurs niveaux de sens : il implique non seulement un sens isolé, mais aussi un sens relatif au contexte dans lequel il est utilisé : « Danièle Eliet » renvoie à Danièle Eliet, mais en bas d'un contrat c'est une **signature**, qui signifie l'accord avec les termes du contrat.



En bref:

Signe = un corps matériel qui, lorsqu'il est perçu, renvoie à une signification.

Cette signification est soit une chose concrète (référent ou dénotation du signe)
soit un sens abstrait.

Un signe se caractérise donc par deux dimensions : ce qu'est matériellement le signe (l'encre, le geste, etc.) et ce à quoi il renvoie (sa signification).

Voca : on appelle symbole le signe dont le corps représente la signification : le lion est le symbole de la force . Inversement, le mot « table » ne symbolise pas la table.



Le rapport entre le symbole et son sens n'est pas arbitraire: si la balance est le symbole de la justice, c'est parce que cet outil de mesure des masses évoque déjà en lui-même quelque chose de la justice, et réciproquement (la justice consiste à trouver un certain équilibre entre des partis dont au moins un s'estime lésé)

2- peut-on parler de signe naturel ?

a- Revenons à certains exemples. La fumée peut être le signe du feu, dit-on. Ou encore, les points rouges sur le visage peuvent être le signe de la rougeole



La fumée peut nous indiquer un feu.

Mais est-ce que la fumée est à proprement parler le *signe* du feu ?

la transpiration est à proprement parler le *signe* de la nervosité ?

les empreintes du sanglier sont le *signe* de son passage ?

Est-ce que à proprement parler on interprète les empreintes de l'animal comme l'on interprète un poème ?

Parle-t-on correctement en employant les termes « signe » et « interprétation » dans ces expressions ?

Le feu ne nous *signifie* pas sa présence par la fumée comme un automobiliste nous *signifie* (meinen, to mean) quelque chose par son clignotant, un poète par son oeuvre: ici quelqu'un veut dire quelque chose.

La relation de renvoi qui caractérise le rapport signe / signifié n'est pas **univoque** :

- Si un fait naturel est comme le « signe » d'un autre fait naturel et y renvoie, c'est que les deux faits sont liés par une connexion naturelle : la relation entre la fumée et le feu est une simple relation de cause à effet entre un fait naturel (cause) et un autre fait naturel qui lui succède en général (l'effet: la fumée)..

effet



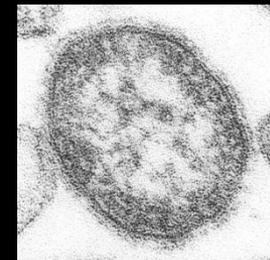
Causation



cause



Causation



Notre expérience nous a habitué à observer la succession des deux faits.
En conséquence, la mémoire associe au premier fait l'idée de l'autre qui lui est connecté.
En observant le premier, on anticipe donc le fait non encore observé.

1 /



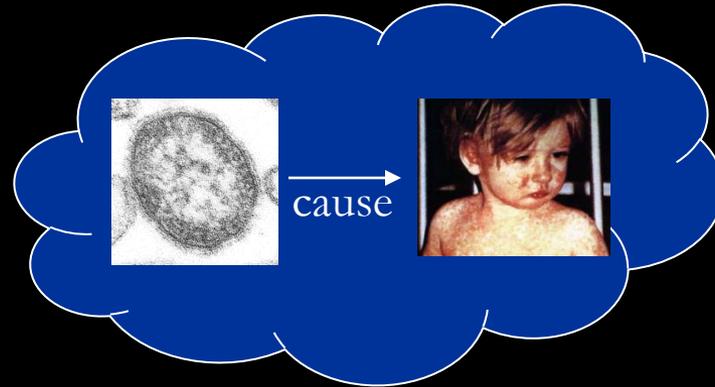
perception



2 /



mémoire



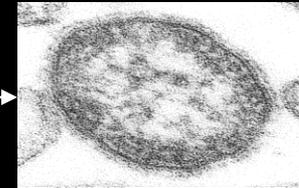
3 /



perception



interprétation

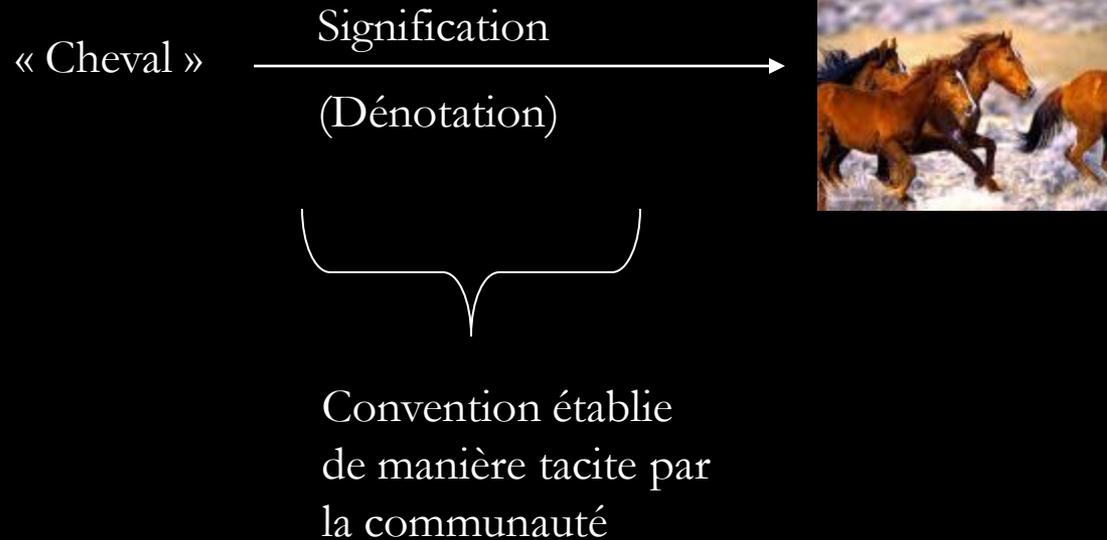


b- un **signe non naturel** se caractérise à l'inverse par ceci:

... La relation de renvoi ne repose pas nécessairement sur une relation naturelle, une connexion causale, ce qui induit des différences de propriétés (ex : une « signification » naturelle a certaines propriétés spatiales et temporelles \neq la relation de signification entre le mot et son sens peut n'avoir aucune propriétés spatiales et temporelles)

Le signe est ici fondée sur une relation non naturelle, mais plutôt spirituelle.

Le plus souvent, elle relève de la **convention** passée implicitement entre plusieurs sujets, doués d'esprit, plusieurs acteurs d'une même communauté (ex : une loi, un mot).



Mais il peut aussi s'agir d'une relation spirituelle qui ne se réduit pas à la convention: le sens du signe ou d'un système de signe n'est pas toujours établi par une communauté: elle peut l'être par un sujet singulier.

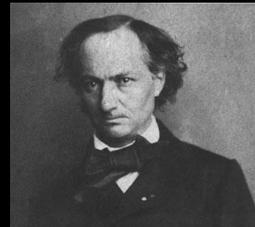
Par exemple, l'artiste, en créant son oeuvre, établit un lien de signification (entre l'oeuvre et son sens) original, en retravaillant les conventions de sa communauté linguistique et plus généralement culturelle.



texte

signification

Sens du poème



Remarque pour approfondir : ce n'est ni la nature du signe pris matériellement ni la nature du référent qui permet de distinguer entre nos deux genres de signification : un signe naturel peut renvoyer à un état ou disposition mentale (rougeur→honte) et inversement un signe conventionnel peut renvoyer à un objet physique. C'est la nature de la relation de renvoie : relation physique ou relation spirituelle (esprit objectif ou subjectif).

... le signe non naturel est produit originairement par un être capable de signifier activement, intentionnellement, en s'adressant à un receveur, un autre sujet.



Le clin d'oeil d'un chien peut indiquer quelque chose (ex: il a une douleur à l'oeil). Mais le chien ne me signifie pas intentionnellement quoique ce soit.



A l'inverse, par les jeux de regard, un humain signifie intentionnellement quelque chose.

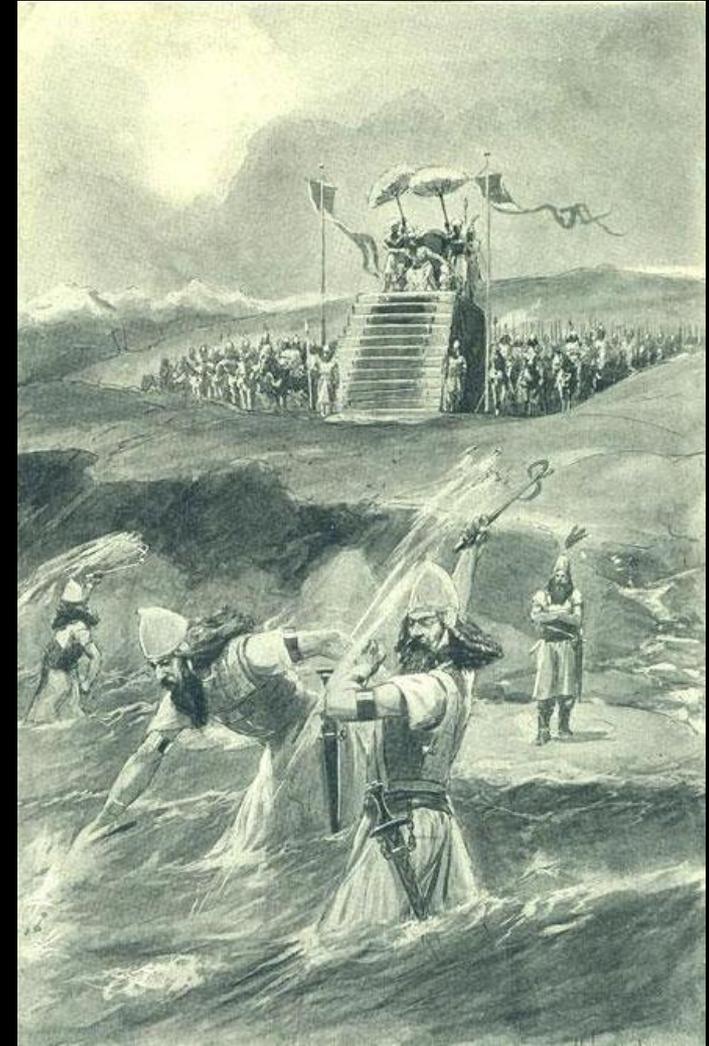
3- les conceptions mythiques et religieuses du monde sont des interprétations

Personne ne veut dire quoique ce soit par un signe naturel, sauf si l'on suppose des esprits, divinités, Dieu provident... bref : à moins d'avoir une conception magique ou religieuse du monde naturel. Mais il ne s'agirait plus là de simple signe naturel au sens physique. Pour plus de clarté, on peut préférer appeler un signe naturel un « indice ».



en -480, le roi perse Xerxès lance sa flotte contre la Grèce, mais une tempête la détruit. Hérodote raconte qu'il fit fouetter la mer pour la punir.

Cette action légendaire renvoie tout de même à des pratiques réelles en rapport avec la pensée animiste: on parle d'animisme partout où l'on prête une « âme » (anima) à des choses que l'on peut considérer comme inerte.





En l'an 64, un grand incendie détruit Rome. Les premiers chrétiens l'interprètent comme le signe de la venue imminente de la fin des temps et du jugement dernier.

Nombre d'islamistes ont interprété les inondations de la nouvelle-orleans (2007) comme un signe divin : Dieu punit les impies et par ce présage annonce la venue du jugement dernier



Les événements naturels expriment un sens si un dieu s'adresse à nous à travers eux.

... par une action (ex: châtement)

... par un signe annonceur : un présage.

Au 17^{ème} siècle, Spinoza conteste la doctrine religieuse selon laquelle les événements naturels sont porteurs d'un **sens** divin: actions divines (ex: châtement) ou messages (présages).

« les défenseurs de cette doctrine, qui ont voulu faire briller leur esprit dans l'explication des causes finales des choses, ont inventé, pour établir leur système, un nouveau genre d'argumentation, lequel consiste à réduire son contradicteur, non pas à l'absurde, mais à l'ignorance ; et cela fait bien voir qu'il ne leur restait plus aucun moyen de se défendre. Par exemple, supposez qu'une pierre tombe du toit d'une maison sur la tête d'un homme et lui donne la mort, ils diront que cette pierre est tombée tout exprès pour tuer cet homme. Comment, en effet, si Dieu ne l'avait fait tomber à cette fin, tant de circonstances y auraient-elles concouru (et il est vrai de dire que ces circonstances sont souvent en très grand nombre) ? Vous répondrez peut-être que l'événement en question tient à ces deux causes ; que le vent a soufflé et qu'un homme a passé par là. Mais ils vous presseront aussitôt de questions : Pourquoi le vent a-t-il soufflé à ce moment ? pourquoi un homme a-t-il passé par là, précisément à ce même moment ? Répondrez-vous encore que le vent a soufflé parce que, la veille, la mer avait commencé de s'agiter, quoique le temps fût encore calme, et que l'homme a passé par là parce qu'il se rendait à l'invitation d'un ami, ils vous presseront encore d'autres questions : Mais pourquoi la mer était-elle agitée ? pourquoi cet homme a-t-il été invité à cette même époque ? Et ainsi ils ne cesseront de vous demander la cause de la cause, jusqu'à ce que vous recouriez à la volonté de Dieu, c'est-à-dire à l'asile de l'ignorance.

C'est pourquoi quiconque (...) s'efforce de comprendre les choses naturelles en philosophe, au lieu de les admirer en homme stupide, est tenu aussitôt pour hérétique et pour impie, et proclamé tel par les hommes que le vulgaire adore comme les interprètes de la nature et de Dieu. »



4- il y a signe véritable là où il y a plusieurs sujets

Il y a simple indice naturel là où personne ne signifie intentionnellement quoique ce soit.
Il y a signe authentique là où quelqu'un signifie intentionnellement à quelqu'un d'autre une signification, bref, là où il y a un ou des **auteurs** du signe.

... L'auteur du texte que l'on étudie



... L'auteur du morceau de musique que l'on interprète



... le locuteur étranger que l'on essaye de comprendre



... La personne qui agit en public d'une manière singulière



... etc



Chasse, pêche et tradition

Une mémorable partie de tir au flan.



Au-dessous du réel

Patapon, mascotte du 20^e bataillon de Force d'Inertie

Un accident de pêche rarissime

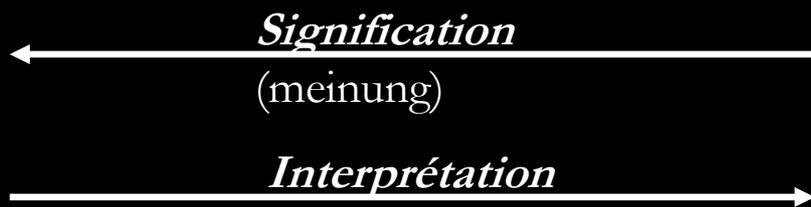


L'auteur ou acteur est une personne humaine : un être capable d'agir ou de créer une oeuvre de manière consciente et délibérée (intentionnelle).

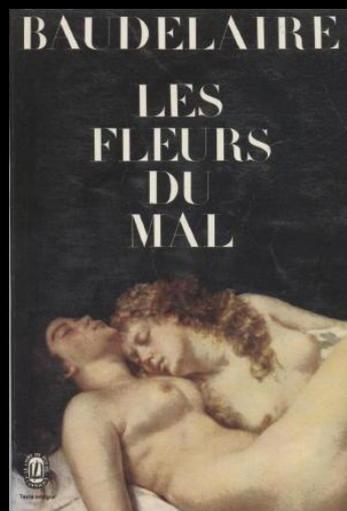
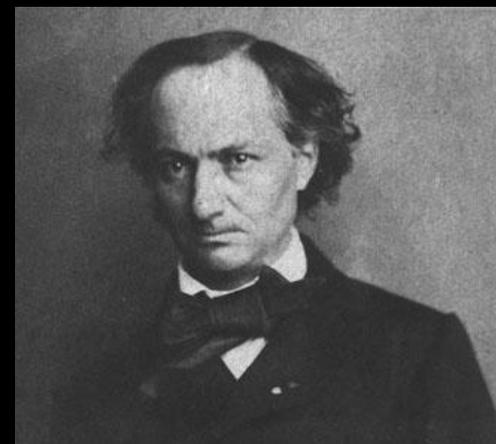
La personne humaine, considérée de ce point de vue, on appelle cela **un SUJET** ou **une SUBJECTIVITE**.

Il y a donc signe véritable là où il y a un sujet qui signifie quelque chose à d'autres subjectivités, capables d'interpréter et de comprendre le signe ou le « texte » (ensemble de signes)

Sujet interprétant



Auteur du texte



texte

LE CONTEXTE

Fonction référentielle



LE DESTINATEUR — LE MESSAGE — LE DESTINATAIRE

Fonction expressive

Fonction poétique

Fonction conative



LE CONTACT

Fonction phatique



LE CODE

Fonction métalinguistique

De tout cela, il suit qu'il faut distinguer deux sortes d'interprétation.

- il y a interprétation là où un sujet tente de comprendre les faits où les lois naturelles purement objectives ne sont pas claires (interprétation de signes naturels ou indices)
- il y a interprétation là où un sujet tente de comprendre le sens du signe produit par un sujet n'est pas clair.

Transition:

L'interprétation est une démarche intellectuelle pratiquée par tous et nécessaire à tous : connaître et comprendre un minimum son environnement naturel et social dans la mesure où cela est nécessaire pour vivre.

Elle est aussi une démarche nécessaire pour qui veut approfondir sa connaissance du réel: le scientifique. Ce n'est pas la seule (cf. la démonstration et la preuve expérimentale), mais le travail du scientifique est constitué en partie d'interprétations.

Cela-dit, l'interprétation prend deux sens différents selon ce que l'on veut interpréter : interpréter un signe naturel n'est pas interpréter un signe humain.

L'interprétation en sciences de la nature et l'interprétation en sciences humaines seront donc différentes. Ce qui nous mène à la deuxième question.

B- la connaissance en sciences sociale et en histoire

1- la connaissance de l'homme basée sur le modèle des sciences de la nature

La connaissance, les sciences ont toujours voulu mettre de côté toute interprétation dans leur méthode cherchant à rendre compte du réel.

En effet, qui dit interprétation semble dire pluralité des interprétations et subjectivité dans le choix de telle interprétation plutôt que telle autre.

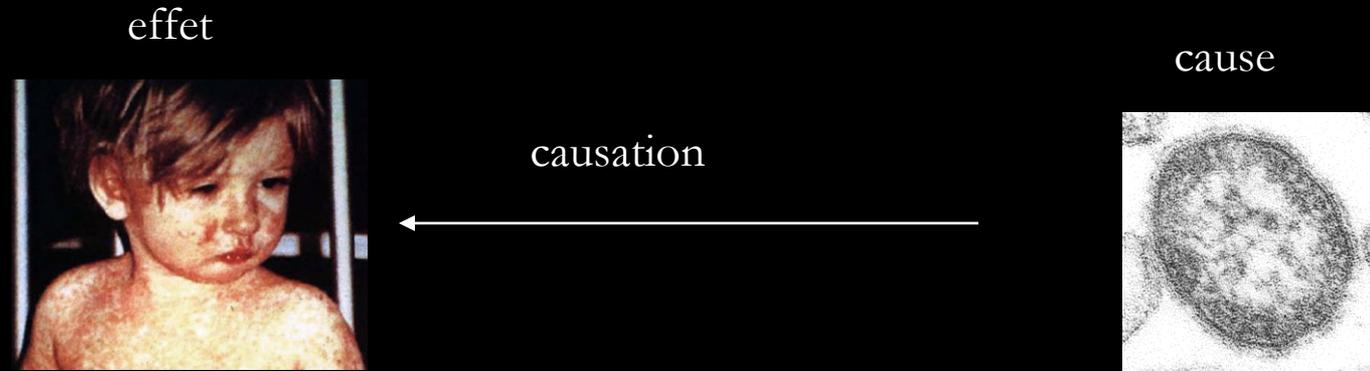
Les sciences qui tentent de rendre intelligible un phénomène naturel n'utilisent généralement pas l'interprétation.

On oppose alors l'explication, qui serait univoque et objective, et l'interprétation, qui elle serait équivoque et subjective.

Expliquer des faits, c'est mettre en évidence la cause d'un phénomène ou la loi qui régit ce phénomène.

Les sciences de la nature (physique, chimie, biologie, médecine ...) reposent principalement sur l'explication. Elles cherchent :

... des causes



... des lois. Ex: lois de la chute des corps



Certes, il y a aussi une forme d'interprétation dans les sciences de la nature.

Ainsi, on dit que le médecin interprète les indices qu'il tente de lire comme des symptômes d'une pathologie.

Mais il ne s'agit pas là de l'interprétation de signes intentionnels : ils'agit là d'interprétation d'indice naturel. Or on a vu qu'elle repose en fait sur une relation objective de causalité.

Grâce à ce fondement objectif, une telle interprétation peut en principe éviter la pluralité, et la subjectivité : les médecins doivent en principe tomber d'accord (s'ils disposent de suffisamment d'éléments pour établir leur diagnostic).

Les sciences humaines peuvent elles utiliser la même méthode que les sciences de la nature, et être aussi objective qu'elles ?

C'est ce qu'ont défendus certains penseurs.

C'est ce que Durkheim semble défendre dans les règles de la méthode sociologique



... traiter « les faits sociaux comme des choses »

... rechercher des rapports constants entre les phénomènes sociaux
comme on le fait dans les sciences physiques (lois de la nature)

Tout ce qu'elle demande qu'on lui accorde, c'est que le principe de causalité s'applique aux phénomènes sociaux. (...) Puisque la loi de causalité a été vérifiée dans les autres règnes de la nature, que, progressivement, elle a étendu son empire du monde physico-chimique au monde biologique, de celui-ci au monde psychologique, on est en droit d'admettre qu'elle est également vraie du monde social; et il est possible d'ajouter aujourd'hui que les recherches entreprises sur la base de ce postulat tendent à le confirmer. (...)

En second lieu, notre méthode est objective. Elle est dominée tout entière par cette idée que les faits sociaux sont des choses et doivent être traités comme telles. (...) Nous avons montré comment le sociologue devait écarter les notions anticipées qu'il avait des faits pour se mettre en face des faits eux-mêmes ; comment il devait les atteindre par leurs caractères les plus objectifs ;(...). Une chose est une force qui ne peut être engendrée que par une autre force. On cherche donc, pour rendre compte des faits sociaux, des énergies capables de les produire. (...)

Mais si nous considérons les faits sociaux comme des choses, c'est comme *des choses sociales*. C'est le troisième trait caractéristique de notre méthode d'être exclusivement sociologique. Il a souvent paru que ces phénomènes, à cause de leur extrême complexité, ou bien étaient réfractaires à la science, ou bien n'y pouvaient entrer que réduits à leurs conditions élémentaires, soit psychiques, soit organiques, c'est-à-dire dépouillés de leur nature propre. Nous avons, au contraire, entrepris d'établir qu'il était possible de les traiter scientifiquement sans rien leur enlever de leurs caractères spécifiques. (...) La sociologie n'est donc l'annexe d'aucune autre science ; (...). Sans doute, quand une science est en train de naître, on est bien obligé, pour la faire, de se référer aux seuls modèles qui existent, c'est-à-dire aux sciences déjà formées. Il y a là un trésor d'expériences toutes faites qu'il serait insensé de ne pas mettre à profit. Cependant, une science ne peut se regarder comme définitivement constituée que quand elle est parvenue à se faire une personnalité indépendante. Car elle n'a de raison d'être que si elle a pour matière un ordre de faits que n'étudient pas les autres sciences. Or il est impossible que les mêmes notions puissent convenir identiquement à des choses de nature différente.

Tels nous paraissent être les principes de la méthode sociologique.

Les règles de la méthode sociologique, conclusion

2- modèle interprétatif contre modèle explicatif

Pourtant, le modèle explicatif ne satisfait pas nos attentes d'une science humaine.

Les sciences humaines ne se contentent en fait pas de mettre en évidence des faits et d'en rechercher les causes. Elles en cherchent aussi le sens.

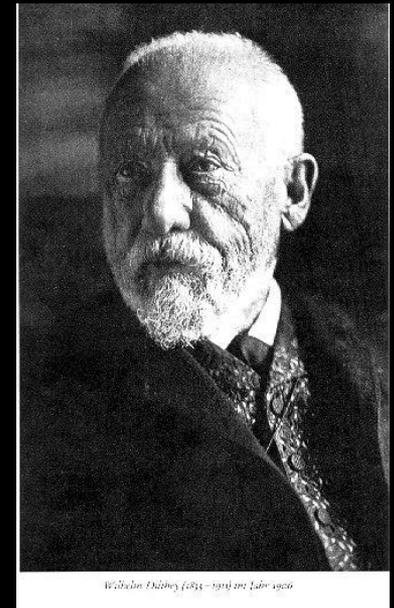
Par exemple une émeute pour l'historien ; un mariage pour un sociologue : le scientifique doit **comprendre ce sens**, c'est-à-dire, comprendre la pensée consciente, les représentations qui animent et motivent ces actions.

Lorsque l'enquête scientifique porte sur une réalité humaine, sur des actes qui sont le produit de subjectivité, on parle de compréhension, pas seulement d'explication.



Le philosophe allemand **Dilthey** est à l'origine de la distinction entre expliquer et comprendre (*erklären / verstehen*), communément admise aujourd'hui en philosophie.

Mais c'est surtout **Max Weber** qui développe en sciences humaines des méthodes fondées sur la notion de compréhension.



3- la nature signifiante du passé humain et la connaissance historique

Qu'est-ce que connaître pour un historien ?

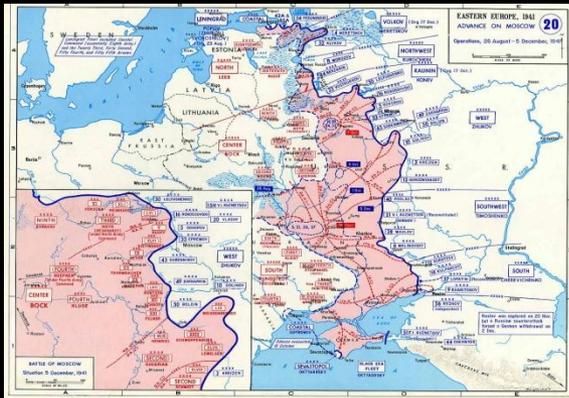
Est-ce décrire les faits et les successions de faits, comme on le croit souvent ?

Examinons cela : on peut dégager 3 étapes dans le travail de l'historien :

a- établir le fait, l'événement historique :

sur la base de témoignage et de vestiges, établir qu'il s'est produit un certain fait.

ex : les soldats de la Wehrmacht se sont arrêtés devant Moscou en 41.



Il y a là interprétation de données, selon des règles d'interprétation qui caractérisent le métier d'historien. Mais il peut s'agir ici d'une interprétation semblable à celle pratiquée par le scientifique qui tente de reconstituer un fait naturel (ex : établir qu'il y a eu un changement climatique au 17^{ème} s.).

b- expliquer le fait en le reliant à d'autres faits ou circonstances qui l'ont produit. Il s'agit là de recherche de causes.

Ex : pourquoi la Wehrmacht a perdu la campagne de Russie ?

causes « naturelles » :

les soldats de la Wehrmacht se sont arrêtés devant Moscou à cause de l'hiver rigoureux ;
politique russe de la terre brûlée ; problèmes géographiques du ravitaillement, etc.

En ce sens, l'Histoire est faite de faits objectifs qui concernent la nature et l'homme, mais pris en tant que simple être naturel.

On étudie d'ailleurs en histoire des éléments naturels : événements physiques, études démographiques, évolution du climat.

Nombre de faits sont expliqués de manière simplement causale ou par des circonstances, qui peuvent être artificielles (créées par l'homme) mais dont l'influence est simplement naturelle.

c- mais rendre compte d'un fait historique, ce n'est pas s'arrêter là : les événements ont aussi un sens, notamment en fonction des croyances et intentions des acteurs historiques.

Ex : Pourquoi la campagne de russie a-t-elle échouée ? l'échec de l'entreprise doit être pensé aussi à partir

...des intentions et croyances des grands hommes historiques : la volonté d'Hitler était déjà un projet délirant ; il a cru qu'il pourrait faire mieux que Napoléon parce que lui avait lu Clausewitz, etc.

... Les acteurs secondaires

... le moral des troupes : comment les soldats perçoivent leur situation ?

Plan initial de l'opération
Barbarossa



Il ne peut considérer le passé humain comme une simple chose.

Parce que l'histoire est histoire humaine, elle fait intervenir des sujets humains, des êtres capables de pensées et d'intentions, qui agissent en fonction de celles-ci.

On ne peut pas traiter le fait historique (ex : la bataille de Moscou) comme un simple fait naturel, objectif (descriptible en termes matériels, du genre : trois bombes posés aux coordonnées xyz, mouvement de foule vers les coordonnées xyz, puis émission sonore d'un certain mobile agent, relayé via des ondes radio, reçu par les agents ABC, aux coordonnées...).



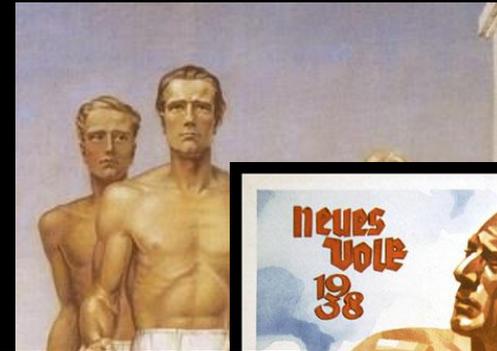
Un fait historique est bien un fait naturel, mais il est aussi constitué de croyances humaines, d'intentions, de réactions relatives à des croyances... et tout cela, pour être compris, doit être interprété.

Il faut interpréter les croyances et intentions subjectives à partir de marques extérieures, des actions et des discours des acteurs.

Rendre compte d'un événement tel que la Shoah, cela suppose à l'évidence ajouter à la description et à l'explication naturelle une compréhension des raisons qui ont poussé les nazis à cette entreprise. Il faut donc mettre en relation les faits avec le programme de la solution finale, et plus généralement avec l'idéologie nazie, enfin avec toute la culture antisémite de l'époque.

L'interprétation a donc plusieurs niveaux superficiels/profonds.

Elle peut en outre se faire de plusieurs points de vue. ex : point de vue esthétique: le traitement matériel et iconique des corps par le nazisme



Extrait d'un film de Leni Riefenstahl, cinéaste au service du régime

C'est parce que l'objet historique est constitué de subjectivité que la connaissance de l'historien ne peut pas être purement naturelle, objective.

Connaître cela, cela se fait par la « compréhension », par l'interprétation : qu'a voulu dire Hitler par cet acte ? qu'a-t-il voulu faire ? etc. Tout cela a été mis en valeur par le philosophe Paul Ricoeur et l'historien Paul Veyne.



4- la nature signifiante des pratiques sociales et la connaissance ethnologique



Guerres papoues



Le travail du sociologue et de l'ethnologue :

... chercher à déterminer la présence d'un « fait social » (une certaine pratique sociale)

... puis enquêter sur les croyances, (au sens large de représentations) qui rendent compréhensibles cette pratique : les normes et valeurs.

la conception du monde qui les soutend

Exemple : **le travail chez les protestants** (Max Weber, *l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*) :

... Les peuples protestants valorisent le travail qui crée de la richesse. La production de capitaux, leur accumulation et leur réinvestissement est autorisée, pratiquée et très valorisée par la société protestantes, en particulier calviniste, depuis la Réforme (Luther, Calvin) jusqu'à aujourd'hui (capitalisme occidentale, en particulier américain).

... La création de richesse est valorisée, mais la consommation de celles-ci ne l'est pas autant : la tendance à l'ascétisme chrétienne (exacerbé dans les milieux puritains) reste de rigueur.

Pourquoi est-ce ainsi ? Pourquoi pas les autres peuples, notamment de culture catholique ?

il faut comprendre ces pratiques en cherchant le sens qu'elles ont pour ceux qui les font.



Le banquier et sa femme, Quentin Metsys



interprétation de Weber : **l'investissement dans le travail et dans dans la production de richesses vient de la pensée protestante: on ne peut la comprendre sans la référer à cette doctrine.**

« commencer par rechercher si certaines « affinités électives » sont perceptibles entre les formes de la croyance religieuse et l'éthique professionnelle. En même temps, il nous faudra élucider, dans la mesure du possible, de quelle *façon* et dans quelle *direction* le mouvement religieux, par suite de ces affinités électives, a influencé le développement de la civilisation matérielle. »



« Il paraît désormais évident que le mot allemand *Beruf*, et peut-être plus clairement encore, le mot anglais *calling*, suggère déjà, à tout le moins, une connotation religieuse - celle d'une tâche imposée par Dieu. Connotation qui nous sera d'autant plus sensible que nous aurons mis l'accent sur *Beruf* dans un contexte concret. Si nous faisons l'historique de ce mot à travers les langues de civilisation, nous constatons d'abord que, chez les peuples où prédomine le catholicisme - il en va de même pour ceux de l'antiquité classique - aucun vocable de nuance analogue n'existe pour désigner ce que nous, Allemands, appelons *Beruf*, au sens d'une **tâche de l'existence [Lebensstellung], d'un travail défini**, alors qu'il en existe un chez tous les peuples où le protestantisme est prépondérant. (...) Dans son acception actuelle, ce mot provient des traductions de la Bible; plus précisément, il reflète l'esprit du traducteur et non celui de l'original. Il semble avoir été employé pour la première fois, avec le sens qu'il a de nos jours, dans la traduction de Luther (...). Dès lors, cette signification est passée très vite dans le langage profane de tous les peuples protestants (...)

estimer que le devoir s'accomplit dans les affaires temporelles, qu'il constitue l'activité morale la plus haute que l'homme puisse s'assigner ici-bas - voilà sans conteste le fait absolument nouveau. Inéluctablement, l'activité quotidienne revêtait ainsi une signification religieuse, d'où ce sens [de vocation] que prend la notion de *Beruf*.

(...) **L'unique moyen de vivre d'une manière agréable à Dieu n'est pas de dépasser la morale de la vie séculière par l'ascèse monastique, mais exclusivement d'accomplir dans le monde les devoirs correspondant à la place que l'existence assigne à l'individu dans la société [Lebensstellung], devoirs qui deviennent ainsi sa « vocation » [Beruf].**

Que cette justification morale de l'activité temporelle ait été un des résultats les plus importants de la Réforme, de l'action de Luther en particulier, cela est absolument hors de doute et peut même être considéré comme un lieu commun. Combien cette conception est éloignée de l'état d'âme [Stimmung] contemplatif d'un Pascal, avec sa haine profonde pour toute activité mondaine, à laquelle il déniait la moindre valeur et qui, il en était intimement convaincu, n'est que ruse et vanité ². Elle est encore plus éloignée de l'adaptation au monde, libérale et utilitaire, accomplie par le probabilisme des Jésuites. Mais comment se représenter en ses détails la signification pratique de cet aboutissement du protestantisme? D'ordinaire la chose est bien plus obscurément sentie que clairement perçue.

Le tout premier résultat de la Réforme fut - par contraste avec les conceptions catholiques - d'accroître considérablement les récompenses [Prämien] d'ordre religieux que procurait au fidèle son travail quotidien, accompli dans le cadre d'une profession, et d'en faire un objet de morale. L'évolution de l'idée de vocation [Beruf] où s'exprimait ce changement a désormais dépendu de l'évolution religieuse des diverses Églises réformées. L'autorité de la Bible, d'où Luther avait cru tirer cette idée de profession, favorisait dans l'ensemble une interprétation traditionaliste. Ignorant dans les prophéties proprement dites la tendance à dépasser la moralité de ce monde, n'en présentant en d'autres endroits que des rudiments, des amorces, l'Ancien Testament en particulier avait élaboré une idée religieuse similaire, mais strictement traditionaliste. Que chacun soit à son gagne-pain [Nahrung] et laisse les impies courir après le gain : tel est le sens de tous les passages qui traitent directement des occupations [Hantierung] de ce monde. Il faut attendre le Talmud pour rencontrer une position sinon fondamentalement, du moins partiellement différente. L'attitude personnelle de Jésus se manifeste, dans sa pureté classique, par la prière caractéristique de l'Orient ancien : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. » Et le refus radical du monde qui s'exprime dans le [...] excluait que l'idée moderne de besogne se réclame directement de lui. Au temps des apôtres, dans le Nouveau Testament et spécialement chez saint Paul, les premières générations chrétiennes sont toutes remplies de l'attente eschatologique, et considèrent l'activité professionnelle avec indifférence ou même d'une façon qui est au fond traditionaliste : puisque toutes choses attendent la venue du Seigneur, que chacun reste donc dans l'état et l'occupation mondaine où l'appel [Ruf] du Seigneur l'a trouvé, et qu'il travaille comme auparavant : ainsi il ne tombera pas à la charge de ses frères - du reste il n'y en a plus pour longtemps.

Étant donné qu'il pensait que le métier est de l'ordre de la créature, une conception très proche de l'indifférence eschatologique de saint Paul prédominait chez Luther dans les premières années de son action de réformateur, en ce qui concerne les modes de l'activité en ce monde. Indifférence que saint Paul avait exprimée dans I Cor. VII : chacun peut faire son salut dans l'état où il se trouve placé; durant le si bref pèlerinage de la vie, il serait absurde d'attacher de l'importance au mode d'occupation. La poursuite d'un gain matériel qui dépasse les besoins propres n'est donc que le signe de l'absence de grâce divine, et comme ce gain ne semble possible qu'aux dépens d'autrui, il est à rejeter absolument. Mais plus Luther se trouva mêlé aux affaires du monde, plus il mit l'accent sur la signification du travail professionnel. Ce qui l'amena à considérer de plus en plus ce dernier comme un ordre spécial de Dieu à l'individu de remplir la charge concrète assignée par la Providence. A la suite de ses luttes contre

Ainsi, pour Luther, la notion de Beruf demeurerait-elle traditionaliste. L'homme est tenu d'accepter sa besogne comme lui étant donnée par décret divin et il doit s'en accommoder [schicken]. Nuance qui l'emportait sur cette autre idée, que l'activité professionnelle est une tâche, mieux encore, *la* tâche assignée par Dieu à l'homme. Le luthéranisme orthodoxe, en se développant, a encore accentué ce trait. Le seul résultat éthique immédiat fut donc quelque chose de négatif : on supprimait bien la subordination des tâches séculières aux tâches ascétiques, mais on prêchait en même temps l'obéissance aux supérieurs et la soumission aux conditions d'existence données [Schickung] que la Providence a faites à chaque homme une fois pour toutes.

Nous verrons, en discutant de l'éthique religieuse du Moyen Age, que cette conception luthérienne de la besogne quotidienne avait été déjà largement préparée par les mystiques allemands. (...)

Ainsi, autant que nous avons pu nous en rendre compte jusqu'à présent, la simple notion de Beruf au sens luthérien est tout au plus d'une portée problématique pour notre recherche : c'était tout ce que nous avons à déterminer ici. Ce qui ne veut pas dire que la forme luthérienne de la réorganisation de la vie religieuse soit sans signification pratique pour l'objet de notre étude. Bien au contraire. Il est toutefois évident que la portée qu'elle peut avoir ne découle pas *directement* de l'attitude de Luther et de son Église à l'égard de l'activité temporelle et qu'elle n'est peut-être pas aussi facile à saisir en général que dans d'autres expressions du protestantisme. (...)

Au premier coup d'œil, on discerne déjà que les rapports qu'il établit entre la vie religieuse et l'activité terrestre diffèrent grandement de ceux qui existent dans le catholicisme ou le luthéranisme. On le constate jusque dans la sorte de littérature qu'animent exclusive-ment des motifs religieux. Prenons, par exemple, la fin de la *Divine Comédie*, là où le poète, au Paradis, reste muet dans la contemplation passive des secrets de Dieu, et comparons-la avec la fin de cet autre poème que l'on a coutume d'appeler la « Divine Comédie du puritanisme ».

On sent immédiatement que cette puissante expression de l'attention sérieuse que le puritain dirige sur le monde, cette valorisation [Wertung] de la vie d'ici-bas considérée comme une *tâche* à accomplir, aurait été impossible sous la plume d'un auteur médiéval.

Mais elle n'aurait pas été moins étrangère au luthéranisme, tel que celui-ci s'exprime par exemple dans les chorals de Luther et de Paul Gerhardt.

Autre exemple : le don chez les maoris (Mauss) :

Toutes les cultures humaines pratiquent l'échange. Conformément à notre conception de l'échange, nous pourrions penser que celui-ci répond avant tout à des nécessités vitales, et est donc commandé par des causes naturelles.



Mais Marcel Mauss a mis en évidence l'importance du don chez les maoris, peuples d'océanie.

Pour le maori, il est indispensable de donner et de rendre le bien que l'on nous a donné, ou un équivalent. Pourquoi cela?

Il s'agit de rendre manifeste la pensée, croyances et les buts en fonctions desquels ces individus agissent

Autrement dit : dévoiler les représentations subjectives (mais collectives) que se forment ces individus, et en fonction desquelles ils agissent :

Les maoris croient que le bien que l'on vous a donné est habité d'un « esprit » : le « hau », qui provient du « mana » (prestige) du propriétaire.



Ces représentations sont subjectives : elles existent nulle autre part que « dans » l'esprit des sujets.

Mais si l'on s'oppose à l'individualisme méthodologique, elles ne sont pas individuelles : l'individu les tient des autres (extériorité), elles s'imposent à lui (coercition).

Ce sont des représentations collectives (Durkheim) ou institutions (Mauss) ou, plus sobrement, des conventions.

Il y a certes des innovations individuelles, mais qui supposent certaines conventions ou certaines traditions.

Ces « représentations », ces croyances, règles, et intentions sont du sens, de la signification. C'est la signification des actions des acteurs sociaux, des pratiques sociales.

5- la dimension subjective de l'interprétation en sciences humaines

Qu'est-ce qu'être objectif pour un scientifique ou plus généralement pour celui qui prétend connaître ?

Il faut se débarrasser du caractère particulier, subjectif de notre jugement en suivant des procédures capables de garantir un jugement objectif.

Durkheim a raison de souligner que le chercheur en sciences humaines doit

... mettre de côté ses « prénotions », la manière ordinaire et spontanée qu'il a de comprendre les faits sociaux (ex: le suicide)

... Plus généralement, le chercheur doit faire preuve d'une certaine « neutralité axiologique » : ne pas juger au sens du jugement de valeur (Durkheim : la criminalité est « normale »; en histoire: on n'a pas à juger l'esclavage chez les grecs: on doit comprendre pourquoi la société grecque fonctionne ainsi).

... Il doit mettre entre parenthèse ses intérêts, ses sentiments (admiration, amour, haine...)

... s'en tenir à des méthodes rigoureuses, scientifiques : recueil de données, preuve empiriques (pour établir des faits), méthode d'interprétation rigoureuse pour reconstituer les faits;

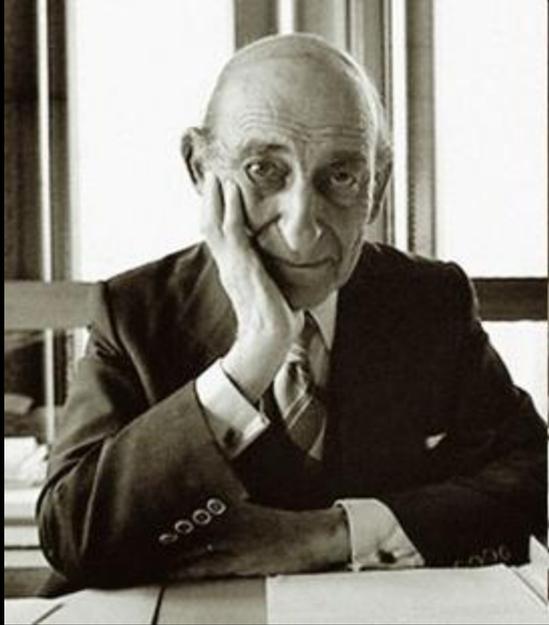
tout cela nous rend capable de produire un savoir universel, partageable par tous.

Mais si l'on cherche à connaître une réalité humaine, doit-on évacuer toute subjectivité, pour adopter un regard purement objectif ?

Si le passé est fait par des sujets humains, qui donnent sens à leurs actions, alors on ne peut pas le considérer simplement « comme une chose ».

La connaissance historien ne peut être purement objective au sens où il doit comprendre des actions, des intentions et des croyances subjectives. Or, cela ne peut pas se faire d'un point de vue absolument extérieur, du « point de vue de Dieu ». Cela suppose avoir soi-même des intentions, des croyances subjectives, et même des valeurs.

La difficulté du travail d'historien est qu'elle soit être objective alors même qu'on ne peut effacer complètement notre subjectivité.



Thèse de Raymond Aron (weberien français) : l'objectivité scientifique, en histoire, est limitée.

Puisqu'on a pas affaire à de simples objets, l'historien, en tant qu'homme, ne peut pas complètement s'effacer devant l'objet d'étude, comme le doit le scientifique. Le scientifique doit s'effacer, être purement objectif, expliquer les faits tels qu'ils sont.

L'historien ne peut pas mettre entre parenthèse sa subjectivité : pour comprendre les représentations d'un acteur historique ou social, il faut pouvoir soi-même avoir des représentations analogues aux siennes.

De la même manière pour les faits sociaux.

Il faut conserver un sens des valeurs et des normes pour pouvoir comprendre l'objet social, qui est lui-même fait d'acteurs qui se représentent des valeurs et des normes.

Il ne s'agit pas d'approuver le suicide du général, en comprenant que c'est bien. Mais il faut comprendre que l'acteur a pu juger cela bien. Pour cela, il faut soi-même (sociologue) disposer d'un sens des valeurs (=Un extra-terrestre ne pourrait pas comprendre ce qu'est une pratique sociale).

Weber contre Durkheim. Pour comprendre les phénomènes sociaux, les représentations subjectives des individus, il faut encore rester humain, être soi-même un sujet, avec des croyances et des valeurs.



La connaissance de l'homme est une relation de sujet à sujet

La compréhension est *engagée* : pour comprendre une culture humaine, passée ou étrangère, nous devons la comparer à la notre : comme traduire les discours étrangers, c'est traduire dans **notre langue, donc dans la forme de vie sociale qui la soutend.**

Par exemple, supposons que nous exprimions la règle morale des protestants en français « tu ne dois pas consommer le fruit de ton travail »,

La traduction est une certaines transformation. Elle peut être une déformation:

... chaque terme est traduit et donc transformé (de « Beruf » à travail)

... c'est exprimé dans le « style » (à la manière de) et dans la forme de **nos** règles morales.

Avec **notre** tournure « tu ne dois pas... »

Nous ne pouvons pas faire autrement que de traduire. La qualité du travail d'interprétation dépendra donc de la qualité de la traduction.

Nous pouvons faire une bonne traduction. Mais toute traduction se fait dans notre langue : elle se fait du point de vue de notre culture.

Louis Dumont pense l'ethnologie comme une traduction de *leur* formes de vie dans *nos* formes de vie. Voir la préface des *Essais sur l'individualisme*.

C- le problème de l'herméneutique et de l'interprétation artistique :

Comment éviter l'arbitraire dans des domaines où une interprétation scientifique n'est pas possible ? Cela dépend déjà du but que se propose l'interprète. La valeur d'une interprétation peut être double : authenticité ou recreation

1- la recherche d'une interprétation authentique dans un domaine qui n'admet pas d'interprétation objective : le problème de l'herméneutique.

On appelle herméneutique la « science » de l'interprétation des textes. Il s'agit à l'origine de déterminer des moyens scientifiques d'interpréter les textes religieux, d'apparences souvent obscures et incohérents.

Spinoza en est le père : son *Traité théologico-politique* est la première exégèse de la Bible.

Exégèse: interprétation « critique », scientifique d'un texte, qui vise à restituer son sens original.

Problème : en un tel domaine on ne pourra pas aboutir au sens original, du fait de la multiplicité des intermédiaires passés, des corrections et des erreurs apportés au texte original.

(celui-ci est déjà, montre Spinoza, un texte qui n'a pas d'unité : la Bible est une collection de textes disparates, qui n'ont pas été écrits à la même époque)

Mais on peut déterminer des principes simples d'interprétation du texte, montre Spinoza :

... lire le texte dans sa langue originale (notamment l'hébreu pour la bible) ;
... regrouper les passages concernant le même sujet et éclairer les passages ambigus par les clairs,
(selon deux points de vue : selon la phrase elle-même ; en rapport avec d'autres passages).
... Principe de charité: on présuppose que l'auteur présente **un sens intelligible** : notamment ne se contredit pas (on peut cependant échouer à trouver un sens acceptable, clair, non contradictoire).



« Dieu est un feu »

Le sens littéral des mots est clair en soi. Si on n'a pas de raison textuelle de donner un sens figuré au texte, alors on ne doit pas le faire, et on doit supposer que Moïse croyait vraiment que Dieu était un feu.

Mais en beaucoup d'autres passages, Moïse dit tout autre chose...



« Dieu est invisible »

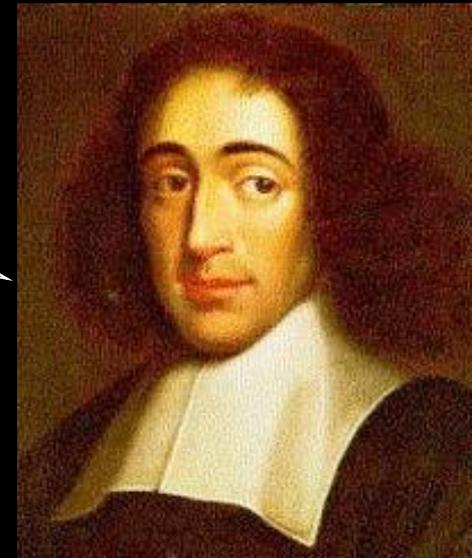
Regardons alors si le premier passage est susceptible d'une interprétation figurée. Il faut remarquer que dans d'autres passages bibliques, le mot « feu » signifie « jaloux » (un seul mot en hébreu.) Il est donc raisonnable d'interpréter « Dieu est un feu » en « Dieu est jaloux » (sens confirmé par d'autres occurrences).



« Dieu est un feu »

Il veut juste dire que
Dieu est jaloux

interprète



Au passage : c'est
n'importe quoi... Mais
bon : distinguons la
question du sens de celle
de la vérité

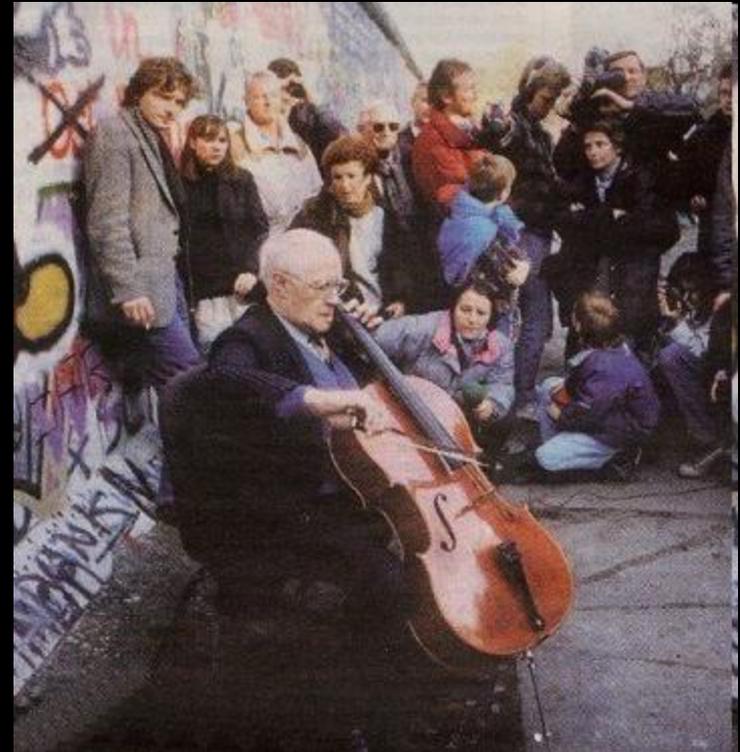
Comprendre le sens d'un texte, cela suppose connaître la langue de l'auteur, la vie de l'auteur, le contexte historique, à qui il s'adressait (Spinoza note que les prophètes d'adressaient à des gens incultes, et donc ont adapté leur manière de parler : d'où l'emploi d'image, de paraboles, etc), mais aussi enquêter sur les modifications postérieures du texte.

Mais vues les lacunes du texte, **le but de l'interprète est de trouver le sens *le plus acceptable, le plus authentique* : le plus conforme à l'intention de ses auteurs** (≠le plus vrai).

2- L'interprétation comme re-création :

-Mais le souci de l'interprète n'est pas nécessairement l'authenticité. On peut rechercher autre chose que la pensée ou l'intention de son auteur. L'interprétation s'apparente ici à une recréation. On peut s'inspirer des intentions de l'auteur, tout en les modifiant.

ex : certaines remarques des compositeurs sur les partitions concernant le rythme (« allegro) ou le « caractère » du passage ne sont que des indications vagues, et laissent place à une interprétation originale de la part de l'interprète (le chef d'orchestre ou l'instrumentiste).



Auteur : Beethoven

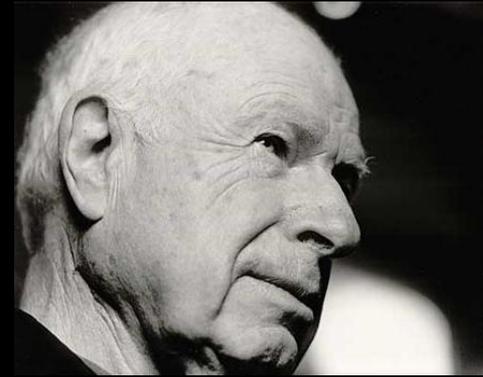


« Interprète » : Furtwängler

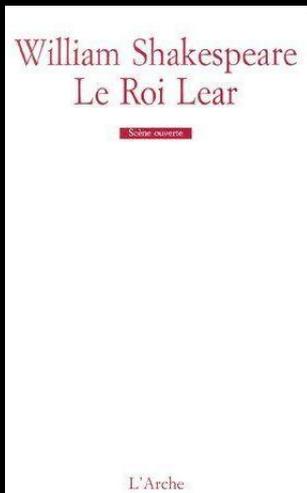
en 1941, le chef d'orchestre officiel du régime nazi Furtwängler donne une interprétation wagnerienne de la 9^{ème} symphonie. Cette interprétation fit scandale.

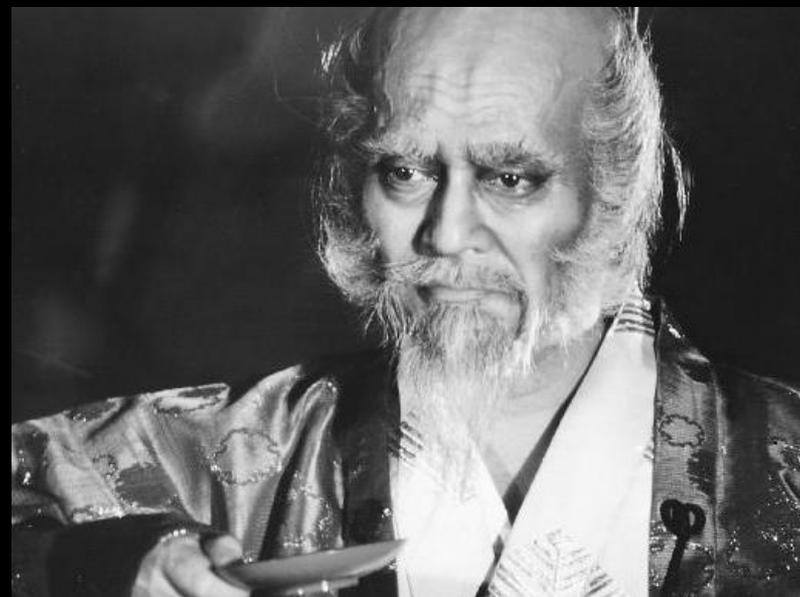


De la même manière, le metteur en scène est très libre dans son interprétation d'une pièce : les pièces de théâtre ont très peu d'indications concernant la mise en scène. Tout dépend donc de la lecture du metteur en scène, qui est donc bien un créateur, même s'il ne peut pas non plus faire n'importe quoi de la pièce originale, sous peine de trahir l'auteur.



Le roi Lear, par Peter Brook





Ran, d'Akira Kurosawa, est une adaptation du roi Lear dans l'univers médiéval japonais.

Selon Nietzsche, tel est le lot, au fond, de toute interprétation, même dans les domaines où l'on reconnaît ordinairement des critères d'objectivité.

Plus généralement, c'est le lot de toute connaissance : même le scientifique, selon Nietzsche, interprète le réel, parce qu'il part d'un certain désir de vérité qu'il présuppose.

Mais l'interprétation scientifique du monde n'a pas à être privilégiée.

Qui dit interprétation dit pluralité des interprétations possibles.

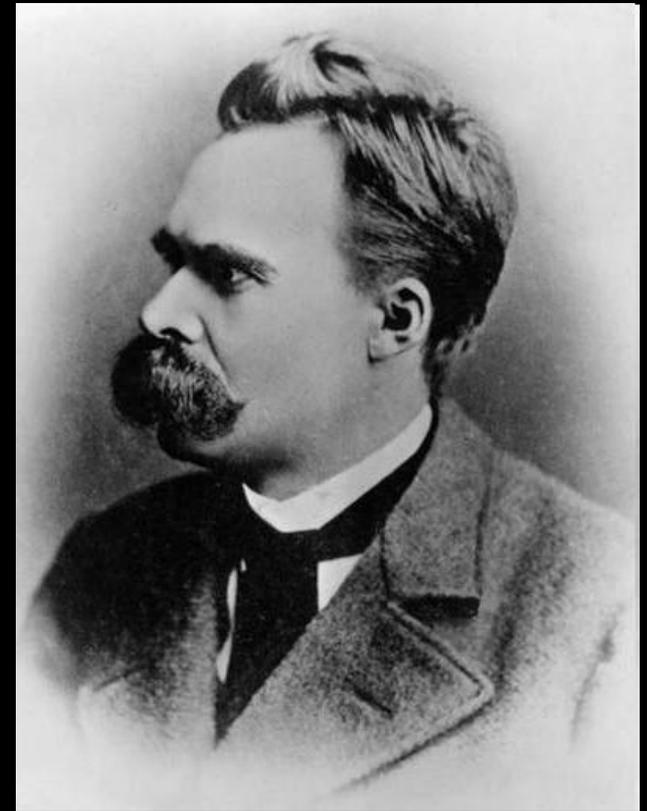
On peut donc considérer le réel autrement que ne le fait le scientifique : de manière artistique, par exemple.

Plus généralement, c'est la vie humaine elle-même qui repose toujours sur l'interprétation de notre environnement et des autres.

Il n'y a pas de réel en soi, il n'y en a que des interprétations.

Il n'y a que des points de vue sur le réel. Le réel en soi n'est rien. C'est ce qu'on appellera le perspectivisme (Deleuze).

... Texte de Nietzsche : le perspectivisme.



Une autre question : la signification est immanente aux actions et pratiques, linguistiques, sociales, individuelles. Mais de quelle manière apparaît-elle aux acteurs eux-mêmes ? et leur apparaît-elle toujours ? n'avons-nous pas besoins parfois d'un interprète pour apprendre le sens de nos propres actions, voire de notre propre vie ?

II- le sens des actions à interpréter est-il connu de l'acteur ?

Thèse : interpréter les actions, les discours et les croyances des individus en tant qu'être sociaux et historiques, et des événements humains produits par ces individus, cela suppose élargir l'esprit conscient à un certain non-conscient.

A- la connaissance de soi par soi : la conscience et l'auto-interprétation

1- la conscience nous fournit certaines informations sur soi

2- la réflexion et l'autointerprétation nous en fournit d'autres

... la réflexion sur nos perceptions

... l'auto interprétation : qu'ai-je voulu faire ?

Il y a donc des croyances, intentions et désirs qui ne sont pas immédiatement connus du sujet et qui pourtant « composent » son esprit.

3- la connaissance de soi en tant qu'être social

Le sens social de nos actions et croyances n'est pas immédiatement disponible au sujet. Il faut enquêter pour qu'il apparaisse clairement, prendre une perspective qui n'est pas la notre spontanément.

Le point de vue de l'observateur, et surtout du sociologue, est plus approprié, et manifeste le sens non immédiatement conscient de nos actes et croyances.

Texte de Marx sur la conscience et l'idéologie.

Mais il n'est pas inconcevable que l'on fasse une autosociologie, ou que le sociologue s'étudie lui-même, soi et les siens.

B- l'inconscient et son interprète